

Quelques fouilles récentes en Belgique.

par M. BREUER.

Le Service des Fouilles de l'État a, au cours des dernières années, consacré une partie de son activité à des recherches utiles à l'histoire de notre architecture médiévale. Il était, en effet, nécessaire de profiter des destructions de la guerre et de fouiller le sous-sol de certaines églises, avant que leur restauration vînt empêcher tout travail.

C'est pourquoi, dès 1941, bon nombre d'églises de Tournai, de Nivelles et d'ailleurs furent explorées sous le contrôle du Commissariat à la Reconstruction. L'intérêt suscité par ces travaux engagea à faire d'autres enquêtes et l'on peut, à cet égard, enregistrer avec satisfaction de très heureux résultats. Le Service des Fouilles de l'État a, lui aussi, participé à ces travaux, soit en liaison avec la « Reconstruction », soit de manière indépendante. Opérant directement, quand il en avait le loisir ou les moyens, subventionnant un chercheur qualifié, quand l'occasion s'en présentait, le Service a donc utilement contribué aux recherches. Depuis que la « Reconstruction » et son conseil archéologique ont terminé leur activité, c'est généralement au Service des Fouilles que l'on s'adresse pour des entreprises de l'espèce. Malheureusement, le Service n'était pas suffisamment doté de moyens financiers et de personnel pour pouvoir profiter de toutes les occasions qui s'offraient. Il ne pouvait non plus négliger les autres branches de notre archéologie nationale. Il s'agissait donc de ménager les moyens financiers et d'apprécier le rendement probable de chaque fouille, avant de faire un choix. L'essentiel était de sauver ce qui devait ou pouvait être sauvé et de n'entreprendre aucune recherche qui pouvait être remise sans risque. Dans les régions agricoles, les fouilles durent généralement être retardées pour éviter la difficulté d'évaluer les dommages aux prix du « marché noir ».

Deuis 1950 seulement, le Service des Fouilles a obtenu un personnel fixe; auparavant, son seul chef et « factotum » se tirait d'affaire comme il le pouvait. Mais, comparé aux services analogues de nombreux pays étrangers, le nôtre fait encore figure de parent pauvre. Les résultats obtenus en Hollande, par exemple, sont là pour le prouver. Pas une église des Pays-Bas atteinte par la guerre n'a, peut-on dire, été restaurée sans une fouille préalable; dans la seule région de Maastricht, si durement touchée, on en a étudié plusieurs dizaines; plus au nord, entre Nimègue et Arnhem, le sous-sol de l'église d'Elst recélait les vestiges de deux temples romains. Des recherches sensationnelles se font aussi, malgré les difficultés de tous genres, dans les églises détruites de Rhénanie, notamment à Cologne.

On peut affirmer que les fouilles d'églises fournissent d'importants documents, non seulement pour l'histoire de l'architecture médiévale, mais aussi pour l'histoire tout court. Car le passé d'une localité laisse toujours son empreinte dans les murs de son église. Enfin, les légendes, qui enveloppent souvent les origines d'une fondation religieuse du haut moyen-âge, peuvent parfois être contrôlées par une étude attentive du sous-sol. Mais il faut que ces fouilles, souvent beaucoup plus difficiles que celles des sites préhistoriques, soient faites avec une méthode rigoureuse et sans aucun parti-pris, sinon elles risquent de bouleverser, sans profit aucun des témoins irremplaçables.

C'est donc dans cet esprit que le Service des Fouilles a entrepris ses recherches. Comme plusieurs d'entre elles ont déjà fait, ou feront à bref délai, l'objet de publications, il a paru inutile d'en donner un exposé détaillé.

Renaix. — A la demande de M. E. Soudan, Ministre d'État et Bourgmestre de Renaix, le Service a continué des travaux commencés par MM. l'Abbé Cambier et Bockstaël. Ils furent opérés avec l'appui de l'administration communale, qui mettait la main-d'œuvre à la disposition de MM. Roosens, attaché du Service, et Mertens, chef de chantier.

Une ancienne tradition mentionne la fondation d'un monastère par saint Amand, au VII^e siècle. L'église primitive se trouvait-elle à l'emplacement actuel de l'église Saint-Hermès ? Les travaux effectués sur la place voisine ne permettaient pas d'élucider ce problème. Les restes découverts consistent dans les substructions d'une église paroissiale de Saint-Pierre (XIII^e, démolie en 1843), d'un cloître et surtout d'un bon nombre de sépultures, dont les squelettes ont été recueillis par l'Institut Royal des Sciences Naturelles, dont l'équipe sous la direction de MM. le Prof. Twiesselmann et de Heinzelein, travailla en liaison avec la nôtre. On constata l'existence de trois niveaux distincts de sépultures. Les plus anciennes, gisant sous les fondations de Saint-Pierre, lui sont donc antérieures et peuvent remonter aux IX^e et X^e siècles. Les morts y étaient allongés dans des coffres de bois, peut-être même dans des troncs d'arbre évidés, sans aucun mobilier funéraire. Plus récentes sont des tombes en maçonnerie, en moellons ferrugineux, dont l'auge se rétrécit vers les pieds et présente une encoche spéciale pour y placer la tête.

Une dizaine d'inscriptions funéraires furent trouvées sous les crânes. Elles étaient gravées sur des fragments de tuiles romaines (une seule sur plaquette de plomb) et mentionnaient les noms des défunts et la date de leur mort ; dans un seul cas l'année était indiquée (1144). Il s'agissait toujours d'ecclésiastiques, prêtres ou chanoines. Toutes ces tombes remontent aux XI-XII^e siècles et peuvent être comparées aux sépultures découvertes dans l'ancienne abbaye de Saint-Bavon, à Gand, Gossoncourt et ailleurs.

Le groupe le plus récent s'étend du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e. Il fut parfois bousculé en certaines places par l'installation nécessaire à la refonte des cloches, opération que l'on croit pouvoir fixer à l'année 1711. En outre, trois fours céramiques où l'on fabriqua des carreaux de pavement ont été reconnus ; l'état de l'un d'eux permit d'en faire un modèle réduit. Ils remontaient au XV^e siècle.

Les fouilles de Renaix n'ont donc pas donné d'indication nouvelle sur les origines lointaines de la localité. Elles ont néanmoins permis de préciser nos connaissances sur plusieurs détails des coutumes funéraires du moyen âge. Les squelettes les plus anciens avaient les bras le long du corps. C'est dans le courant du XIII^e siècle, semble-t-il, que l'on prit l'habitude de les ramener sur le bassin ou sur la poitrine. Avant de refermer certaines tombes, on y déposait parfois un ou plusieurs vases perforés, contenant de la braise incandescente et un peu d'encens. Cette coutume attestée chez nous dès le XI^e siècle, à Nivelles et dans le Hainaut, notamment à Elouges et à Tournai, fut parfois observée à Renaix. Il convient aussi de noter l'absence de toute inscription funéraire apparente. Si elles n'ont pas été détruites au cours des siècles, peut-être devrait-on conclure qu'on les a remplacées par les curieuses inscriptions sur plaquettes à cause du manque de pierres utilisables pour de plus grands monuments. On sait d'ailleurs que, fort souvent de grands personnages ont été enterrés sans aucun signe extérieur et que, dans ce cas, les obituaires indiquaient en termes précis l'emplacement des sépultures, avec l'indication exacte de la date et de l'année du décès.

Muizen. — L'église Saint-Lambert de Muizen fut à l'exception de la tour, complètement détruite par une bombe volante et doit être entièrement reconstruite. Dans son dernier état, elle ne présentait guère de signes particuliers la recommandant à l'attention des fouilleurs. Cependant, d'anciens textes mentionnaient pour Muizen l'existence d'une église ronde, ancien temple païen, détruite en 1501. Certains petits détails curieux se voyaient aussi contre la tour et ne s'accordaient que très mal avec la structure d'un plan basilical courant. Méthodiquement fouillé par M. Mertens, le site révéla bientôt que l'on se trouvait réellement en présence d'un plan central avec tour-porche à l'ouest et petite abside semi-circulaire à l'est. Ce plan est exactement la réduction du dôme d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Jean de Liège. Cette dernière église fut bâtie vers l'an mille par l'évêque Notger qui joua aussi, dans l'histoire de Malines, un rôle très important. La signification de l'église primitive de Muizen devient donc d'autant plus troublante que les origines lointaines et les relations anciennes entre Malines et Muizen ne sont pas encore bien claires et font l'objet de discussions.

M. Mertens s'étendra sur tous ces problèmes dans l'important article qu'il vient de terminer.

Démoli au début du XVI^e siècle, l'édifice de type carolingien fut remplacé par une église de plan ordinaire s'insérant entre la tour et l'abside primitive. A la fin du siècle, les guerres de religion causèrent la ruine du nouveau temple qui fut restauré et auquel on donna un nouveau choeur en 1636. Onze ans auparavant, on avait réparé la tour. En 1759, on éleva une nouvelle sacristie et en 1772, on construisit deux nouveaux bas-côtés.

Telles sont en résumé les principaux résultats de cette fouille qui fut suivie d'une sérieuse étude d'archives.

Notons aussi que M. H. Roosens vient de publier une étude sur le trésor de monnaies et d'objets carolingiens trouvé autrefois à Muizen. Se basant sur une monnaie arabe qui en faisait partie, il conclut à un enfouissement effectué après 866 et avant 884. Ce sont là des jalons importants pour l'histoire de la localité. Si l'on ajoute que, sous l'église notgérienne, M. Mertens a découvert des sépultures plus anciennes, ainsi que des traces fort bouleversées d'un édifice en bois, probablement l'église primitive, on rejoint l'époque mérovingienne où se place l'important cimetière découvert en 1911 à proximité du village.

Nivelles. — Église Sainte-Gertrude. — En 1940, lors des premiers travaux de consolidation de l'église Sainte-Gertrude, incendiée en 1940, je fus appelé à Nivelles à la suite de la découverte, dans un caveau funéraire situé à la croisée du transept oriental, d'ossements et de vases perforés du même genre que ceux de Renaix. A ce moment, M. le chanoine Lemaire, professeur à l'Université de Louvain, poursuivait sa remarquable étude sur les avants-corps de l'église et notamment sur un « westbau » primitif se raccordant à une église carolingienne antérieure à l'édifice actuel consacré en 1046. Voyant l'aspect des décombres sous-jacents au pavement récent, j'eus directement l'impression que le niveau de l'église antérieure était suffisamment profond pour que l'on pût s'attendre à des découvertes intéressantes. M. le chanoine Lemaire intervint aussitôt pour que des crédits me fussent alloués et je commençai aussitôt des sondages, aidé de trois ouvriers et d'un ancien étudiant, M. Amand. Ces travaux furent interrompus au bout de deux mois, par crainte de compromettre la stabilité de l'édifice ouvert de tous côtés aux intempéries. Ils avaient déjà permis de constater que, sous l'église carolingienne, dont le pavement avait été plusieurs fois réparé, se trouvaient les vestiges d'un bâtiment rectangulaire plus ancien et réservé en grande partie à abriter des sépultures maçonnées. Le monastère fondé peu avant 650 par sainte Itte, femme de Pépin de Landen et mère de sainte Gertrude, devenait ainsi une réalité archéologique.

En 1950, le Service des Fouilles reprit les travaux et, cette fois, je fus aidé dans ma tâche par M. Mertens. Nous avons actuellement dégagé l'église carolingienne presque tout entière. Elle était de plan basilical et

conservait encore son autel le plus récent, élevé sur des degrés de béton rose de même venue que le dernier pavement. J'avais déjà, en 1941, reconnu l'existence, près de l'abside carolingienne, d'un monument funéraire important, massif de maçonnerie avec caveau, plusieurs fois réparé. Le caveau était vide et l'on pourrait supposer que les ossements, qui s'y trouvaient primitivement, auraient pu être transférés dans le caveau découvert à l'origine des fouilles en 1941 et dont j'ai fait mention plus haut. L'importance de ce monument, le soin qu'on mit à le restaurer plusieurs fois, la construction d'une baraque en bois, pour l'abriter lors de la démolition de l'église carolingienne et de la construction de l'église actuelle, tout cela témoigne de la vénération qu s'attachait à ce mausolée. On doit admettre que le corps d'un grand personnage y avait été déposé, bien avant la reconstruction de 1046, et qu'il n'en aurait été retiré que très longtemps après. De nouveaux sondages doivent avoir lieu près de ce monument et nous espérons qu'ils nous fourniront d'autres indications.

Les fouilles ont permis de constater que plusieurs autels s'alignaient sur la longueur de la nef carolingienne. Un sarcophage monolithe, dont le couvercle était partiellement brisé, fut découvert en 1941 à l'extrémité occidentale de l'église. Certains indices permettent d'affirmer qu'il n'était pas là à sa place primitive, mais qu'il avait été déplacé assez tardivement. Le squelette d'une femme âgée, probablement une abbesse, ne remonte donc pas à une époque très reculée, parce qu'au moment de la découverte, tous les ossements étaient encore en place. Cela n'aurait pas été le cas, si le sarcophage, lui même très ancien, avait été placé où nous l'avons trouvé, longtemps après la décomposition du corps ; nous aurions alors certainement découvert un squelette complètement en désordre.

L'édifice le plus ancien, de plan rectangulaire et rempli de caveaux maçonnés, ne donne pas l'impression d'avoir été une église. Où pourrait donc se trouver l'église primitive du monastère fondé par sainte Gertrude ?

On peut formuler l'hypothèse suivante : l'église actuelle de Sainte Gertrude et l'église qui l'a précédée, eurent au début le vocable de Saint Pierre, puis de Saint-Pierre et Sainte-Gertrude, tandis que l'église primitive était consacrée à la Sainte-Vierge. N'est-il pas permis de supposer que cette église doit se chercher à l'emplacement de l'église Notre-Dame qui jouxtait aux cloîtres vers le nord et dont le bâtiment encore debout sert actuellement de local à une banque ? Un peu plus loin se trouvait la collégiale Saint-Paul, aujourd'hui démolie. Pareil groupement de trois sanctuaires est coutumier dans les fondations monastiques du haut moyen âge. Au cours des transformations que les bâtiments du chapitre de Nivelles ont subies pendant de longs siècles, chaque église aurait donc conservé son titre. Le nom de « pignon Saint-Pierre » que porte encore la façade méridionale du grand transept actuel indique assez que c'est ici qu'il faut chercher l'église de Saint-Pierre dont il est question dans les

anciens textes. On voit donc que les fouilles en cours, tout en aidant à élucider certains problèmes, en posent aussi de nouveaux. Comme les bâtiments de la banque sont condamnés à une démolition prochaine, il devient indispensable d'y effectuer aussi une fouille méthodique et d'y voir si, à une époque reculée, le sanctuaire principal de Nivelles ne se trouvait pas à cet emplacement. Si les dimensions de cette église à découvrir dépassent en importance celles de l'édifice le plus ancien trouvé sous l'église Sainte-Gertrudé, nous aurons alors une confirmation de ce que j'avance.

J'ajouterai que les vénérables substructions découvertes seront désormais conservées dans un souterrain et resteront accessibles par un passage communiquant avec la crypte.

Koksyde. — Abbaye des Dunes. — Fondée au XII^e siècle à un endroit que l'on n'a pas encore précisé, l'abbaye fut reconstruite, avant le milieu du XIII^e, à un emplacement indiqué par une petite chapelle dédiée à saint Idesbald, aux environs de laquelle se voient de nombreux débris éparpillés sur le sable. Pas un seul mur en élévation n'était, depuis longtemps, visible au-dessus du sol. On m'avait bien signalé que des scouts avaient, par hasard, mis au jour un bout de muraille dans laquelle se trouvait une console en pierre sculptée ; malgré mes recherches, je n'avais pas pu localiser cette découverte. Plus anciennement, vers la fin du XIX^e siècle, des archéologues brugeois avaient effectué des fouilles sans grand succès, semble-t-il, et n'en laissèrent qu'un compte-rendu très vague. Au début de 1949, mon collègue Raymond M. Lemaire, professeur à l'Université de Louvain, ayant appris que des inconnus avaient extrait une quantité de briques à proximité de la chapelle, voulut bien me signaler le fait ; il me montra également la photographie de la magnifique vue de l'abbaye peinte par Pourbus et conservée au Musée de Bruges. Comme je comptais prendre quelques jours de congé à Koksyde au mois de juin, je me promis de faire de nouveaux sondages et de chercher un point bien identifiable de l'abbaye ; avec le plan Pourbus, le reste devait être plus facile à repérer. D'une part, le bâtiment d'où l'on avait extrait les briques semblait avoir été le quartier des étrangers ; d'autre part, la chapelle devait avoir été édifée à l'emplacement de la sépulture de saint Idesbald, c'est-à-dire au-dessus de l'ancienne salle capitulaire. En reliant par une ligne droite la chapelle et l'extrémité septentrionale du quartier des étrangers, on avait un grand axe, au nord duquel devait se situer l'église.

M. le curé de Koksyde voulut bien autoriser le Service à faire les sondages nécessaires, dans les terrains qui appartiennent au conseil de fabrique.

A l'intervention du bourgmestre, M. le sénateur Van Buggenhout, j'obtins quelques ouvriers, et le travail commença.

Deux premières tranchées, perpendiculaires au grand axe, poussées à près de trois mètres de profondeur, montrèrent que l'on se trouvait en-dehors de la zone autrefois bâtie, vraisemblablement à l'ouest de l'église, mais bien près de celle-ci. Une troisième tranchée fit découvrir un massif de maçonnerie constitué en partie de grandes briques admirablement profilées, puis un second massif distant d'environ deux mètres. En quelques jours, la façade entière de l'église se dessinait, de même que les restes d'un porche. La façade remontait au XIII^e siècle, tandis que le porche appartient au XIV^e. Le niveau des eaux ne permettait pas de faire des sondages partout où c'était désirable pour déterminer les dimensions exactes de l'église. Le but essentiel était néanmoins atteint et les travaux ultérieurs de dégagement pouvaient désormais se faire à coup sûr. Ils sont actuellement exécutés par la commune de Koksyde qui déblaie les ruines et effectue des travaux de consolidation.

Abandonnée à la fin du XVI^e siècle, l'abbaye servit longtemps de carrière ; on remploya d'abord des matériaux pour la construction d'un troisième monastère, aujourd'hui la ferme du « Boomgaard », où l'on retrouve notamment des bases de colonnettes doubles et d'autres débris provenant de l'abbaye du XIII^e siècle. On assure même que Vauban fit exploiter les ruines pour les constructions militaires de Dunkerque.

Souhaitons que les dégagements en cours prévoient des mesures efficaces de protection contre les rigueurs des hivers, dangereuses pour les pierres sculptées et les pavements céramiques.
